

POESIES D'ADAM MICKIEWIEZ.

Nous donnons aujourd'hui quelques morceaux traduits de poésies de Mickiewicz, le poète polonais vivant le plus célèbre et dont le nom est depuis longtemps populaire dans tout le nord de l'Europe. Il respire un charme et une tristesse, fruit de l'impression que lui ont laissée les malheurs de sa patrie qu'il aimait tant, et dont il a été obligé de s'expatrier avec tant d'autres de ses malheureux compatriotes après la prise de Varsovie.

ODE DE LA JEUNESSE.

« Sans âme et sans cœur, pareils à des squelettes, voilà les peuples ! Jeunesse ! prête-moi des ailes ! que je m'envole au-dessus de ce monde décrépit, dans la région des illusions célestes, là où l'enthousiasme enfanté des miracles, inonde la terre de fleurs nouvelles, et embellit l'espérance d'images dorées.

« Que celui que l'âge a flétri courbant vers la terre son front sillonné, que celui-là s'enferme dans le cercle que décrivent ses débiles yeux.

« Mais toi, jeunesse, vole au-dessus de l'horizon, et de ton oeil aussi porçant que le soleil pénètre d'une extrémité à l'autre tous les espaces de l'humanité.

« Regarde là-bas, où un brouillard éternel obscurcit cette masse inondée d'un torrent de buesses : c'est la terre. Vois comme sur ces eaux livides surnage un reptile dans son enveloppe hideuse, navire, pilote et gouvernail à la fois, poursuivant d'autres reptiles plus petits que lui ; tantôt il s'élance à la surface des eaux, tantôt plonge au fond : il ne s'ingère pas aux tempêtes, ni les tempêtes à lui ; mais, tout à coup, il se brise en éclats contre un rescif : nul ne savait sa vie, nul ne sait sa mort. C'est l'égoïsme.

« O jeunesse ! le nectar de la vie ne m'est doux qu'alors que je vide la coupe avec d'autres ; la joie ne saurait abreuver les cœurs, si des liens sacrés ne viennent les unir. Union ! jeunes amis, union ! Le bonheur commun, voilà là notre but. Forts de notre alliance, éclairés par l'enthousiasme, union ! jeunes amis !

« Heureux même celui-là qui, entraîné par un noble délire, succomba dans la carrière ! Son corps est un échelon de plus vers le temple de la gloire.

« Union ! jeunes amis ! quoique le chemin soit rude et glissant ; que la violence et la lâcheté nous en disputent l'entrée ; la violence, qu'elle soit repoussée par la violence ; la lâcheté, apprenons à la terrasser dès l'enfance.

« Celui qui, enfant au berceau, brise la tête de l'Hydre, jeune homme étouffera les centaures, et rachera des victimes aux enfers, et ira cueillir des lauriers au ciel.

« Pénètre où la vue ne pénètre pas ; brise ce que la raison ne brise pas ! O jeunesse ! ta vitesse est celle de l'aigle ; tes bras sont comme la foudre.

« Allons, joignons nos bras ; ceignons de cette chaîne indissoluble la sphère du monde. Concentrons nos pensées en un seul foyer, en un seul foyer nos âmes.

« Sors de tes fondements, vieil univers ! que nous te poussions, vers des routes nouvelles, et, débarassé de ton écorce pourrie, tu vas rappeler les jours fleuris du printemps.

« Comme dans l'empire du chaos et de la nuit, troublé par le chœur des éléments, un mot sortit de la bouche de Dieu, et on vit le monde rouler sur son axe, les vents souffler, les ondes couler, et le ciel se parsemer d'étoiles : ainsi dans les régions de l'humanité il régna une nuit profonde. Les passions luttent encore ; mais, la jeunesse brûlée d'un feu créateur, d'où sortira le monde tout animé : l'amour lui soufflera la vie, et l'amitié, l'affermira sur une base éternelle.

« Soudain vont disparaître et la couche de glace qui resserre les cœurs, et les préjugés qui obscurcissent la lumière. Salut, ancre de la liberté ! présage d'un soleil libérateur !

SONNET.

Ruines du château de Balaklava, (1).

« Ces châteaux, réduits en d'innombrables débris, s'embellissent et te gardaient, ô ingrate Crimée ! Aujourd'hui ils hérissent les rochers comme des crânes de géants : les reptiles les habitent, ou des hommes pires que les reptiles.

« Escaladons la tourelle je cherche les traces des armoiries : voilà une inscription, peut-être le nom d'un héros, terreur des armées, qui dort dans l'oubli, enveloppé comme un ver des feuilles de la vigne sauvage.

« Ici le Grec cisalait dans les murs les ornements attiques : ici l'Italien imposait des fers aux Mongols : là le pèlerin de la Mecque murmurait un pieux *namaz*.

« A présent, les vautours planent autour des tombeaux avec leurs ailes noires, semblables à ces drapaux de deuil qui, dans une ville dépeuplée par la peste, flottent éternellement au haut des bastions. »

LE NIÈMEN.

« O Nièmen ! fleuve qui m'as vu naître ! où sont tes eaux que je puisai jadis dans mes débiles mains, et qui, plus tard, me portaient vers quelque asile sauvage, cherchant du repos pour mon cœur agité ?

« C'est là que Laure, contemplant avec orgueil l'ombre de ses chûmes, se plaisait à tresser ses cheveux, et à parer sa tête de fleurs : c'est là que, jeune enthousiaste, je troublais du torrent de mes larmes, son image qui se dessinait sur le scap de l'onde argentée.

« O Nièmen ! ô fleuve qui m'as vu naître ! où sont tes eaux d'autrefois, et avec elles tant de bonheur, tant d'espérances ? où est-elle cette aimable galité de mes jours d'enfance ?

« Et cette inquiétude plus aimable encore de la jeunesse orageuse ? Où est ma Laure, où sont mes amis ? Tout est passé ; pourquoi mes larmes ne passent-elles jamais ? »

(1) Sur le golfe de ce nom s'élevait les ruines d'un château bâti par des Grecs de Milet, et dont les Génois firent plus tard une forteresse sous le nom de *Cembalo*.